

ROGER,

OU

LE CURÉ DE CHAMPAUBERT,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M^l. A. Dartois et M^llian.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 14 août 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CURÉ PIERRE HURTEAU, prêtre non assermenté,	MM. FRANCISQUE.	ROSALIE GUYACE.	M ^l les LOUISA.
ROGER, son frère.		HORTENSE MEUNIER (la citoyenne).	PAULINE.
ANTOINE GUYACE, fermier.	PROSPER G.	SOPHIE, sa fille.	DUPONT.
CHARLES GUYACE, son fils.	BREMAN.	UN AGENT du Comité de Salut Public.	MM. VÉLIAN.
MEUNIER (le citoyen) maire de la commune.	RÉBANT.	UN AIDE-DE-CAMP de l'Empereur.	LAMARRE.
TROQ, garçon de ferme.	ADRIEN.	Une Nourrice.	
UN MÉNÉTRIÉR.	MANUEL.	Paysans, Paysannes. Enfans de Paris partant pour la frontière.	

ACTE PREMIER.

*La scène se passe à la ferme de Guyace, aux environs du village de Champaubert,
vers l'an 1^{er} de la république française*

Le théâtre représente la cour de la ferme. A droite, la maison; à gauche, un paquet de chanvre. Le fond du théâtre est fermé par un petit mur; au milieu du mur, une grille en bois, à travers laquelle on aperçoit la campagne et la grand'route qui mène à la frontière.

SCÈNE I.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, le
citoyen MEUNIER, le Parrain, une
Nourrice portant dans ses bras un enfant
nouveau né. Villageois, Villageoises,

CHOEUR.

Air : *Je ne puis croire à tant d'audace.* (Triolet.)

Amis, selon notre espérance,
Pour le nouveau né que voici,
Disons et répétons d'avance
Les vœux que nous formons ici,

GUYACE, debout, auprès de la nourrice, et
la main sur l'enfant, qu'elle tient. Voilà donc
mon héritier présomptif... Charles Guyace,
fils d'Antoine Guyace et de Rosalie Guyace,
sa femme, né à la ferme des Sablons,
commune de Champaubert, le trois fruc-
tidor, au premier de la république, et
baptisé dans les six semaines à l'église de
la paroisse par le desservant...

MEUNIER, qui est entré mystérieusement sur
cette dernière phrase. Par le desservant,
Pierre Hurteau, prêtre non-assermenté.

TOUS. Le citoyen Meunier!



GUYACE. Le maire de la commune...

HORTENSE, à part. Mon mari...

MEUNIER, avec force. Silence!

GUYACE. Eh ben... eh ben! on se tait, quoi! ne faites donc pas comme ça... la Barbe-Bleue...

MEUNIER. Barbe-Bleue! qu'appelles-tu Barbe-Bleue?

GUYACE. Pardine! c'est clair... on vous prendrait pour un ogre... tandis que vous êtes au fond, un vrai mouton...

MEUNIER. Mouton, toi-même... Apprends que je ne suis pas doux... entends-tu... et que quand je m'y mets...

GUYACE. Oui... je sais bien, quand vous êtes poussé par les autres, dont vous avez peur...

MEUNIER, vivement. Je n'ai jamais peur, et je ne suis jamais poussé...

Il s'arrête tout-à-coup, et regarde autour de lui d'un air effrayé.

HORTENSE. O mon Dieu! mon ami, qu'avez-vous?

MEUNIER. Rien... rien... je fais réflexion que nous parlons un peu haut... j'avais cru entendre... (*À Guyace et aux paysans.*) Fermez la grille... dérobez-moi à l'œil indiscret des passans... entourez-moi... clôturez-moi.

HORTENSE. Ces précautions?..

MEUNIER. Mesure politique d'un homme ferme et prudent, qui connaît le temps de liberté, où il vit... Ecoutez-moi tous... plus près, que diable... n'avez donc pas peur... j'ai déposé le glaive de la loi... et je viens tout bêtement pour vous rendre un important service...

TOUS. Un service!..

MEUNIER. Avez-vous lu le décret de?..

GUYACE. Non! qu'est-ce qu'il dit le décret?..

MEUNIER. Que tout prêtre qui refusera de prêter serment à la constitution, sera immédiatement suspendu de ses fonctions, dépossédé, incarcéré... et...

GUYACE. Après?

MEUNIER. Eh bien après? Pierre Hurteau a refusé de prêter serment...

GUYACE. Oui, mais Pierre Hurteau est un brave homme, lui...

MEUNIER. Qu'est-ce que ça fait? est-ce qu'on prend garde à ça? Pierre Hurteau est sous le coup de la loi... et vous n'avez pas craint, imprudent, de vous adresser à lui pour le baptême de votre fils! et la citoyenne Meunier, ma femme, n'a pas reculé devant la monstrueuse idée de tremper dans une pareille illégalité, et d'être à mon insu...

HORTENSE. Marraine de l'enfant de Ro-

salio! n'est-elle pas ma sœur de lait? ne lui avais-je pas toujours promis qu'il en serait ainsi...

MEUNIER, vivement. Vous aviez promis! mais moi... maire de la commune de Champaubert... de ci-devant bailli que j'étais... j'ai juré au pouvoir, qui m'a nommé, de faire respecter ses décrets...

TOUS. Ils sont beaux ses décrets!..

MEUNIER, vivement et élevant la voix. Oui, ils sont beaux! et quand je suis magistrat, décoré de la marque du ma charge, j'ai le courage de les trouver superbes... (*Baissant la voix.*) Mais ici, je suis homme, comme vous... je parle à des amis...

TOUS. A la bonne heure!

MEUNIER, les attirant autour de lui. Comprenez donc bien ma pensée... Au temps où nous sommes... les fonctionnaires, par mesure de prudence, doivent avoir peu de rapports avec le clergé, et moi, je n'en ai pas du tout... or donc, je n'ai jamais vu le curé de cette paroisse... je ne le connais, ni ne veux le connaître, et pourtant je serais désolé qu'il lui arrivât un malheur.

TOUS. Un malheur?

HORTENSE. Vous m'effrayez!

MEUNIER. Apprenez qu'il vient de nous arriver de Paris, un agent spécial du comité de salut public... un grand... à l'air terrible... au regard menaçant, qui n'ouvre jamais la bouche; mais dont le geste vous a une éloquence si persuasive... bref! voyez Pierre Hurteau et tâchez de le décider à s'éloigner au plus vite... J'ai dit, et je me sauve... adieu, mes amis... mes bons amis... (*Fausse sortie, revenant.*) Le premier, qui parle de ma visite, arrêté, comme agent de Pitt et Cobourg... attendu que lorsqu'il s'agit de remplir mon devoir rien n'est capable de me faire trembler...

Après s'être assuré qu'il n'y a personne sur la route il sort, et disparaît en courant.

SCÈNE II.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, la Nourrice, Paysans et Paysannes.

GUYACE, aux paysans. Vous l'avez entendu?

ROSALIE. Pierre Hurteau... un si brave homme... arrêté... et peut-être...

TOUS. Jamais...

HORTENSE. Il n'y a pas de temps à perdre... vite, quelqu'un qui court l'avertir...

GUYACE, d'un paysan. Arpente, toi...

SCÈNE III.

Les Mêmes, TROQ, tout pâle et tout effaré.

TROQ. Ah! miséricorde!

TOUS, l'entourant. Qu'y a-t-il?

GUYACE. Est-ce que ce serait déjà l'agent du comité de salut-public?..

TROQ. Il s'agit bien de salut-public! ce brigand... ce scélérat... ce damné de Roger.

HORTENSE, vivement. Roger! le frère du curé Pierre Hurteau?..

ROSALIE. Tu le connais?

GUYACE. Pardinel.. qu'est-ce qui ne le connaît pas dans le pays?

TROQ. Nous le croyions bien loin, n'est-ce pas, depuis sa dernière fredaine?.. pas du tout, je viens de le rencontrer à deux pas d'ici, dans une auberge, sur le bord de la route, occupé à se rafraîchir militairement avec une centaine de volontaires parisiens... vous savez bien, de ceux qui passent ici d'habitude pour aller à la frontière, les enfans de Paris, comme on les appelle.

GUYACE. Eh! qu'il s'en aille au diable... pourvu que nous en soyons débarrassés...

TROQ. Débarrassés! plus souvent! il m'a chargé de vous annoncer, avec un déluge de calottes, qu'il sera ici, à la ferme, avant une heure, à l'effet de trinquer momentanément avec vous... et de donner l'accolade au nouveau-né...

GUYACE. Hein? qu'est-ce que tu dis là, toi? il oserait mettre le pied à la ferme!.. qu'il l'essaie.

TOUS. Oui, qu'il l'essaie...

HORTENSE, effrayée. Des menaces! mais que vous a-t-il donc fait de si terrible, ce Roger?

GUYACE. Des infamies...

ROSALIE. Pas une femme qu'il n'embrasse.

TROQ. Pas un mari que...

GUYACE. C'est bon, on ne te demande pas ça, à toi...

TROQ. Et ce qu'il leur a fait dernièrement au bourg voisin! dire que cet antechrist s'est habillé en curé, avec les habits de son frère... costume complet... tout, jusqu'à la perruque... si bien qu'on aurait juré du véritable, et qu'il a ainsi soutiré aux dévotes, une fameuse quête, déposée au trône des marchands de vin, et autres frioteurs de l'arrondissement.

HORTENSE, dont l'émotion est visible et qui a plusieurs fois jeté avec crainte les yeux au dehors, tremblant de voir paraître Roger. Mes amis, la matinée s'avance; et la

cérémonie a été longue et fatigante, il est temps de nous séparer.

CHOEUR.

Air : *C'est aujourd'hui que l'hymen nous engage.*

Partons, partons, il faut quitter la ferme,

Et nous éloigner de ces lieux...

L'ouvrage attend, le plaisir à son terme,

Recevez nos adieux

Tous deux.

HORTENSE, à Guyace et Rosalie.

Les miens aussi, car je vous quitte...

ROSALIE.

Eh quoi! te retirer ainsi,

Et nous abandonner si vite!

GUYACE, la retenant.

Non pas; vous resterez ici...

Envers nous, vous n'êtes pas quitter;

Dans un jour comme celui-ci,

Autre du fillet, la marraine,

En demeurant porte bonheur!

HORTENSE.

Je reste, (bis), d'âs-lors et sans peine,

Afin de lui porter bonheur.

CHOEUR, se rapprochant de l'enfant.

An nouveau-né, joie et bonheur!

Partons, partons! Il faut quitter la ferme, etc.

Hortense et la nourrice rentrent, pendant que Guyace et les paysans s'éloignent par le fond.

SCÈNE IV.

ROSALIE, TROQ.

ROSALIE, se retournant et apercevant Troq les bras croisés. Qu'est-ce que tu fais là, toi?

TROQ. Rien.

ROSALIE. Et ce paquet de chanvre à rentrer.

TROQ. Allons, bon! encore la corréel.. que je vendrais donc être nouveau-né!

ROSALIE. Parce que la ferme t'appartiendrait un jour?

TROQ. D'abord... et puis, parce que n'ayant encore rien fait de ma vie, je tâcherais que ça continue.

ROSALIE. Va donc, imbécile.

TROQ. Tiens, pas si bête.

Il ramasse le chanvre qu'il emporte dans la maison; grand bruit au dehors.

ROSALIE, remontant la scène. Une dispute avec des voituriers, sur la grande route!.. un seul homme... il les renverse et se dégage... il se dirige en courant de ce côté... (Poussant un cri.) Ah! c'est lui!

TROQ, reparaissant. Qui?

ROSALIE, *effrayée*. Roger!

TROQ. Sauve qui peut!

ROSALIE. La grille! la grille!

Troq va pour fermer la grille, quand Roger qui accourt se précipite brusquement en scène.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ROGER.

ROGER, *donnant un coup de pied à Troq*.
A toi!... (*Donnant un baiser à Rosalie.*) A moi!

Tous les deux effrayés se sauvent. Troq se sauve par le fond et Rosalie rentre précipitamment dans la ferme dont elle tire la porte sur elle.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul*.

Air : *J'ai dû l'argent.*

Liberté! bis.

J'en veux, j'en prends d' tout côté!

Liberté! bis.

Moi, j' suis ton enfant gâté,

Bon troubadour, bon soldat,

En amour comme au combat,

A la guerre, dans la paix

Quel est le cri du Français?

Liberté! bis.

J'en veux, j'en prends d' tout côté,

Liberté! bis.

Je suis ton enfant gâté.

Eh, allez donc... vive la joie! c'est la devise du Parisien! sont-ils serins, les autres, de me tymaniser à la journée de leurs reproches... comme si l'homme avait été mis sur le globe pour enfreindre indéfiniment dans la morale... cornichons! la noce à l'intérieur, d'abord... et quand ça ne va plus, eh bien! à la frontière, le sac et fusil sur le dos... pif! paf! qui cogne là? enfant de Paris... (*frappant à la porte de ferme.*) Ohé! ohé! les amis...

La porte s'ouvre et Hortense paraît; Roger s'arrête et recule.

SCÈNE VII.

ROGER, HORTENSE.

ROGER, *après un moment de silence, revient à sa nature*. Ah! bah... (*Il fait un mouvement, et s'arrête de nouveau, comme dominé par l'ascendant d'Hortense.*) Oh! oh! voilà

qu'elle me regarde... et qu'elle va me parler...

HORTENSE, *qui s'est approchée*. Roger!... (*Celui-ci, ému, ôte respectueusement son bonnet*) Je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu dernièrement... (*Mouvement de joie de Roger.*) et je viens vous en rendre un à mon tour.

ROGER. Vous?

HORTENSE. Oul... écoutez-moi, Roger, il faut vous éloigner sur-le-champ...

ROGER. Vous me renvoyez quand je vous retrouve... et vous appelez ça un service...

HORTENSE. Savez-vous à quoi vous expose votre présence dans ce village? savez-vous qu'à tort ou à raison, vous avez excité la haine des habitants, et que si vous leur tombiez sous la main...

ROGER. N'est-ce que cela? oh! bien, alors, nous allons rirc... qu'ils viennent... j'en ai déjà caressé deux sur la grande route, et quand aux autres... (*Se jetant sur un balai qu'il trouve dans un coin de la cour, et le demonchant*) Qu'est-ce qui en réclame? qu'est-ce qui en veut?

Il va faire la voltige avec le bâton, mais son regard rencontre en ce moment celui d'Hortense; il s'arrête, et son bras s'abaisse.

HORTENSE, *lui ôtant le bâton*. Vous vous ferez tuer, mauvais tête.

ROGER. Eh bien! eh bien! tant mieux!.. après tout, personne ne me regrettera.

HORTENSE. Personnel...

ROGER. Ah! si fait, mon frère Pierre, il m'aime tant; il est si hon... orphelins tous les deux, tous les deux pauvres, c'est lui qui a toujours travaillé le plus sous prétexte qu'il était l'aîné... c'est lui qui m'a élevé, nourri... qui m'a enseigné le latin, le grec même... oui, le grec... on ne le dirait pas que je sais le grec à la manière... dont je parle français? si je voulais, j'aurais des manières, un ton... mais ça me gênerait... c'est grâce à mon frère enfin, quo je n'ai pas grandi à l'hôpital... aussi, quelquefois, lorsque je le vois là, devant moi, avec ses quarante ans et sa figure respectable, il me semble que je vois mon brave homme de père qui me reproche d'être, ce que je suis, un vaurien... oh! je ne me flatte pas là dessus, allez, je sais bien ce qu'il en est... et pourtant quand je réfléchis... par hasard... de temps en temps... il me semble qu'il en pourrait être autrement! oui... un jour surtout...

HORTENSE. Un jour?

ROGER. C'était dans les environs... je m'en revenais tranquillement... des cris... une femme qui se sauve devant des itro-

gues... je m'élance... halte là, leur dis-je, avec le geste analogue... descendus... elle vint à moi... me remercia de ce que j'avais fait pour elle, me demanda mon nom, et puis... s'en alla... Qu'est-ce que tu as donc, frère, me dit Pierre, en me voyant rentrer à la maison plus triste que de coutume... Oh! rien... ça se passera... le lendemain ça ne s'était pas passé, ni le surlendemain... au contraire... ça ne faisait qu'empirer; je ne pensais plus qu'à elle... à elle que je n'avais aperçue qu'un instant et que je brûlais de retrouver... trois semaines après, je la rencontrai en effet... à Champaubert... elle était sous le bras d'un homme! et cet homme était son mari.

HORTENSE. Oui, j'étais mariée.

ROGER. Mariée!... comprenez-vous qu'il y avait de quoi me rendre fou... si je n'avais pas cherché à prendre mon parti... à m'étourdir... et voilà pourquoi, après avoir fait un tas de bêtises dans le village, j'ai fini par aller m'enrôler dans les enfans de Paris...

HORTENSE, qui l'a écouté avec une émotion toujours croissante. Et vous partez?

ROGER. Aujourd'hui même... les camarades doivent me prendre, en passant devant la ferme.

HORTENSE, d part. Pauvre jeune homme!..

ROGER. Hein? qu'est-ce que vous avez dit là.

HORTENSE. Mol... rien...

ROGER. Oh! si fait! vous l'avez dit... je j'ai bien entendu... « Pauvre jeune homme! » Un mot de vous... un mot de regret et de pitié!... mais, pourquoi me plaindre? à qui la faute, si je pars, si je vais chercher les balles et les boulets?... je n'ai jamais pu rien faire, je me fais héros! les sièges, les batailles, la poudre qui enivre, le bruit qui étourdit, le bivouac avec de bons camarades et de joyeuses chansons... on ne voit plus rien, on n'entend plus rien, on ne songe plus à rien de ce qu'on a laissé derrière soi... on est heureux... bien heureux!... et cependant j'en suis sûr, il m'arrivera plus d'une fois, quand je serai seul dans la journée, ou bien encore la nuit en faction, de penser à celle qui m'aura sans doute oublié.

HORTENSE. Non, mais qui priera pour vous.

ROGER, avec transport. Bien vrai!

Sa main a rencontré celle d'Hortense; moment de silence; leur émotion à tous deux est au comble; Hortense cherche à dégager sa main et dans ce mouvement, un anneau qu'elle a au doigt se détache et reste dans celle de Roger, qui le porte à ses lèvres.

HORTENSE. Que faites-vous? cet anneau...

ROGER. A moi ce gage d'espérance! avec lui, me faire tuer ou me rendre digne de vous! (*Se jetant à ses pieds.*) Oh! ne détournes pas ainsi la tête.

HORTENSE. d part. Ah! mon Dieu! que se passe-t-il en moi?

ROGER, à ses genoux. Un soupir... un regard... un mot.

HORTENSE. Eh bien!..

ROGER, avec plus d'instance. Un seul mot.

HORTENSE, de plus en plus pressée et ne sachant plus quelle contenance faire, part tout à coup d'un éclat de rire. Ah! ah! ah!

ROGER, déconcerté et se relevant avec indignation. Vousriez, vousriez! voilà votre réponse à mes tourmens... adieu donc, et pour toujours.

Il s'élance hors de la scène.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, seule.

Oh! merci, mon Dieu! c'est toi qui me sauves!

Air : *Faisons la paix.*

Il n'est plus là! ter.

Ah! maintenant je puis le dire;

Je manquais de force déjà,

Je me retrouve, je respire...

Il n'est plus là? bis.

O Ciel! puisqu'avec son délire

Loin de mes genoux le voilà...

Fais que jamais je ne désire

Le revoir là! ter.

(*Grande rumeur au dehors.*) Ce tumulte!.. ces cris! Pierre Hurteau!.. le nom de Pierre Hurteau mêlé à tout cela!

SCÈNE IX.

HORTENSE, **GUYACE,** puis **ROSALIE.**

GUYACE, accourant en désordre. Mon fusil! mon fusil!

HORTENSE. Qu'y a-t-il?

ROSALIE, accourant effrayée. Que se passe-t-il?

GUYACE. Ce que j'ai prédit tantôt, l'arrestation du curé... tout le village est en rumeur... oh! les têtes sont montées, et nous nous ferons écharper plutôt que de livrer Pierre Hurteau.

UN HOMME couvert d'un manteau, apparaissant à la grille. Inutile!

MEUNIER. C'est bien mon intention. (*Se posant tragiquement et grossissant sa voix.*) Citoyens et citoyennes...

TOUS. A bas!.. à bas!..

L'agent fait à Meunier, qui semble le consulter, un nouveau geste plus impératif.

MEUNIER. Respect à la loi!

Cris redoublés. — L'Agent montre du doigt à Meunier la porte de la ferme.

MEUNIER, à Guyace. Qu'on m'ouvre cette porte...

TOUS, se rangeant près de la porte. Jamais!..

Reprise.

Jamais malgré votre furie, etc.

Tumulte croissant... Agitation de Meunier. — L'Agent se dirige vers la maison et fait signe à Meunier de le suivre.

~~~~~

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, ROGER.

La porte s'ouvre et Roger paraît couvert du manteau et du chapeau de son frère. Il s'avance au milieu de la foule, qui au premier abord, trompée par l'apparence s'éloigne muette et consternée. — Moment de silence.

**ROGER.** Me voilà! que me veut-on?

**MEUNIER, toujours poussé par l'Agent.** Qui êtes-vous?

**ROGER.** Pierre Hurteau...

*Mouvement dans la foule.*

**MEUNIER.** Pierre Hurteau, coupable de rébellion à la loi, je t'arrête...

*Murmures.*

**ROGER.** Ah! fort bien, citoyen Meunier...ci-devant bailli... tu m'arrêtes, sans plus de façons que tu n'en mettais jadis à arrêter les braconniers sur les terres de ton seigneur.

**MEUNIER.** Je ne reconnus jamais de seigneur... Je déteste l'ancien régime...

**ROGER.** Parce que le régime ne te vaut plus rien...

**MEUNIER.** Dénonciateur!.. Allons... allons, dépêchons.

**TOUS.** Non, non.

**ROGER, aux paysans.** Mes amis, soyez calmes, ne craignez rien pour Pierre Hurteau, sa conscience est pure; après tant de bien qu'il a fait, Dieu ne l'abandonnera pas... Dieu le sauvera.

**MEUNIER, après avoir regardé l'Agent.** C'est ce que nous verrons!

**ROGER.** Dites - vous souvent, que son dernier vœu en quittant ce village, fut pour votre bonheur... et celui de son frère... de son frère, qui vous donne tant de

sujets de plaintes; mais qui peut avoir de bons momens... (*Leur tendant la main.*) N'est-ce pas mes amis que vous lui pardonnez?

**TOUS.** Oui, oui!..

**MEUNIER.** Qu'on me suive... Sommes-nous donc ici au prône.

**ROGER.** Non, mais devant un homme à qui vous faites pitié...

**MEUNIER, tirant son épée.** Tremble!..

**ROGER.** Moi, trembler... Il n'y a que le méchant qui tremble.

**MEUNIER, regardant l'Agent.** Ça le regarde.

**ROGER.** Ou le poltron.

**MEUNIER.** Tu m'apostrophes!.. Sais-tu à qui tu parles?.. aux représentants de la France.

**ROGER.** Vous! c'est aux frontières que sont ses représentants... Là, sous les drapeaux, ils la défendent, la font respecter; tandis qu'ici, vous l'affaiblissez... vous la déshonorez.

**MEUNIER, agitant son épée.** Malheureux!

**ROGER, le désarmant.** Que faites-vous donc?

~~~~~

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, TROQ, arrivant précipitamment.

TROQ. Il est sauvé!.. il est sauvé!

TOUS. Sauvé!

ROGER, se découvrant. Mon frère!

MEUNIER. Son frère!

ROGER. Eh! oui... ce Pierre Hurteau, que vous pensiez tenir ici... grâce à moi, il est maintenant à l'abri de vos poursuites.

MEUNIER. Mais toi... tu nous restes.

ROGER. Moi!

MEUNIER. Attends! La force armée.

On entend un roulement de tambour.

ROGER. La force armée... la voici. Entends-tu les camarades?

TROQ. Les enfants de Paris.

ROGER. Ils viennent me chercher. (*Se débarrassant du manteau et du chapeau, qu'il jette à Meunier.*) Tiens! tiens! Je ne garde que l'épée.

MEUNIER. Mon épée...

ROGER. Je te réponds de l'ennoblir!

HORTENSE, bas à Roger. Mon anneau...

ROGER, de même. On ne l'aura qu'avec ma vie.

Air : Musique de M. Ch. Tolbecque.

Gais enfants de Paris, volons à la frontière,
Serrons nos rangs, armons nos bras.

CHŒUR.

Dans ses yeux quelle ardeur guerrière
Il va s'élançer aux combats.

On entend le tambour.

En armes, le peuple s'avance
Ceux-là chérissent le pays,
Il part pour défendre la France ! *bis.*
Avec les enfans de Paris.

Roger reconduit par les paysans, s'avance vers la grande route où l'on voit apparaître le drapeau tricolore, et la première file des enfans de Paris.

Air du Chant du départ.

La patrie amis ^{nous} vous appelle
So chons vaincre ou sa ^{chez} chez périr
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

TOUS. Vive la France.

Roger, de la main, fait un dernier adieu. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(1814.)

Le théâtre représente la place du village de Champaubert. A droite, la maison du maire ; à gauche, la cure et le presbytère, dont l'une des fenêtres forme saillie, et présente un balcon d'où l'on est censé découvrir au loin les plaines de Champaubert. Au lever du rideau, les paysans conduits par Guyace et son fils Charles, défilent dans l'équipement militaire ; arrivés au milieu du théâtre, ils s'arrêtent.

SCÈNE I.

GUYACE, CHARLES, PAYSANS, armés.

CHŒUR.

Air des Jolis soldats.

Allons, amis que l'on s'alligne,
Et que chacun garde son rang ;
Soyons tous prêts au moindre signe,
A suivre le commandement.

CHARLES.

Les Cosaques sont en Champagne,
Et s'avancent dans la campagne,
Il faudra donc, probablement,
Qu'on en découpe incessamment.
Halte ! front !.. alignement.

TOUS. Vive l'Empereur !..

CHARLES. Reposez... armes !.. *(Ils exécutent le mouvement.)* Bravo ! mon père !.. seulement passez l'arme plus près du corps, de manière à raser la figure.

GUYACE, montrant son nez. C'est qu'il y a là, vois-tu, quelque chose qui arrête...

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah ! le père Guyace, est-il farce !

GUYACE. On ne rit pas sous les armes.

CHARLES. Je ne sais pas, moi ! je crois que cette journée sera heureuse ; nous sommes au 10 février, et il fait un soleil de mars ?..

GUYACE, désignant Charles. Et dire que ce beau garçon-là, tout frais sorti du lycée impérial, c'est mon fils, mon Charles... le mioche qui a été baptisé, l'an pre-

mier de la république, dans notre église de Champaubert, par ce pauvre Pierre Hurteau. Ah ! si défunte sa mère le voyait...

CHARLES. Allons, mes amis, pour repousser l'invasion, que chacun soit, et se fasse soldat.

GUYACE. Bien dit !... Gueux de Cosaques, va !..

CHARLES, prenant le commandement. Attention !..

GUYACE. Je crois bien, qu'on sera attention !..

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Dans une pareille circonstance
Qui t'aurait l'obéissance
Lorsque moi-même, à soixante ans,
Je m'soumettais à tes commandemens !
Je ne me plains pas, au contraire,
De te voir plus instruit qu'un père,
Et j'suis fier d'apprendre de mon fils,
A combattre pour mon pays. *bis.*

Brait au dehors.

GUYACE. Tiens ! les femmes qui nous arrivent à présent.

Toutes les paysannes accourent, un ménétrier à leur tête.

SCÈNE II.

Les Mêmes, UN MÉNÉTRIÈRE,
Des Femmes.

CHŒUR.

Air de la Muette. (marché).

Qu'on s'réjouisse ets'fêlicite,
En voilà du nouveau, du bon !
Il faut à l'instant que l'on quitte,
La clarinet' pour le violon.

Pendant le chœur les hommes ont quitté leurs feuillets.

LE MÉNÉTRIÉR, agitant un papier. Bulletin officiel !

CHARLES, lui enlevant le papier. Donne donc ! (*Il lit.*) « Hier, neuf février, l'Empereur s'est mis en marche pour manœuvrer contre les Prussiens, qui s'avancent sur Paris : aujourd'hui dix, l'Empereur, avec le duc de Raguse et le prince de la Moskowa, a attaqué les divisions séparées de l'armée de Blucher, et les a rejetées du côté de Champaubert. »

GUYACE. De notre côté ?.. les femmes ont raison ; il faut danser.

CHARLES. Sous les fenêtres de monsieur le maire et sans sa permission ?

GUYACE. Puisqu'il est absent, et qu'il est allé au-devant du nouveau curé qui nous arrive !..

TOUS. En danse ! en danse !

Ils s'apprêtent à danser en reprenant le chœur.

SCÈNE III.

Les Mêmes, HORTENSE, SOPHIE.

TOUS. Madame Meunier !

CHARLES. Sophie ! Ah ! mesdames, savez-vous ?..

HORTENSE. Oui, oui... que je ne vous dérange pas, mes amis... que je ne trouble pas votre joie.

Air : l'andeville de Turenne.

J'ai rarement inspiré la tristesse ;
Autrefois même les transports,
A ma vue éclataient sans cesse,
Car, j'étais... à la mode alors,
Oui, j'étais à la mode alors.

CHARLES, vivement.

Avec le temps plus d'un charme s'efface,
Mais chez les femmes la bonté,
Madame, est une qualité
Qui de mode jamais ne passe. *ter.*

HORTENSE, souriant. Ah ! vous me croyez bonne, M. Charles ?

GUYACE. C'est pas comme votre mari, qui, parce qu'il a traversé la république... (c'est son mot) et qu'il est toujours resté en place, avec son titre de maire, se croit

en droit de mépriser mon Charles, dont vous êtes la marraine, et de lui défendre d'aimer mamzelle Sophie.

LE MÉNÉTRIÉR, qui est monté sur le banc qui est devant le presbytère. En place pour la contredanse...

Tous s'empresment et les quadrilles se forment.

CHARLES, à madame Meunier désignant Sophie, qui l'encourage des yeux. Oserai je ?..

HORTENSE, souriant. Pourquoi pas ?.. voyons, Sophie... voudrais-tu danser ?..

SOPHIE, baissant les yeux et vivement. Si ça te fait plaisir !

HORTENSE, mettant la main de sa fille dans celle de Charles. Pour me faire plaisir, alors...

TOUS. En place !.. en place !..

CHŒUR.

Air de la danse d'Antoine.

Pendant la jeunesse,

Dansons

Et sautons,

Vienne la vieillesse,

Nous nous repos'rons.

On commence à danser.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MEUNIER.

MEUNIER, entrant. Que vol-je ?.. (*Tous les danseurs s'arrêtent interdits.*) N'ai-je donc traversé la république que pour voir mon autorité méconnaître... et mes ordres transgressés !.. on danse devant le presbytère... le jour même de l'arrivée de monsieur le curé.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ROGER, en curé.

ROGER. Eh bien, qu'y a-t-il ?

TOUS. Monsieur le curé !..

GUYACE. Il a une belle corporance.

ROGER. Oui, mes amis... le nouveau curé de cette paroisse ; votre pasteur vient à vous, comme il souhaite que vous veniez à lui... avec confiance et dévouement... mais il me semble que pour une fête de village, voilà un singulier appareil... ces armes !..

CHARLES. Ces armes sont les nôtres... l'ennemi approche... et nous devons toujours être prêt à le recevoir...

ROGER, lui prenant la main. Bien, mon

enfant... si chaque village faisait de même... notre pays serait un volcan, qui rejeterait bientôt de son sein tout ce qui lui pèse...
CHARLES, à part. Quelle poigne il a, monsieur le curé...

ROGER. Notre vieux drapeau, troué à tant de batailles, est encore debout; c'est autour de lui qu'il faut se rallier... c'est là qu'il faut vaincre ou mourir... criant jusqu'à la dernière balle... jusqu'à la dernière cartouche: Point d'étrangers!.. France!.. France!..

GUYACE, aux autres à mi-voix. Quel gail-lard!..

MEUNIER. Pardon, monsieur le curé... j'ai vu l'ancien régime, j'ai traversé la république; j'ai par conséquent de l'expérience, et je croyais qu'un homme de votre robe...

ROGER. Oui... n'est-ce pas?.. mon langage vous étonne?.. Ah!.. c'est que moi aussi, j'ai eu mes vingt ans; moi aussi j'ai senti mon cœur bondir aux mots de gloire et de patrie... c'est qu'avant d'avoir appris à prier et bénir... j'avais appris à combattre... c'est qu'enfin, dans le prêtre d'aujourd'hui, se retrouve encore, malgré lui, quelque chose du soldat.

TOUS. Soldat!..

ROGER. Oui, mes amis... et bon soldat, comme je veux être désormais bon curé de campagne... Eh! mais, je m'amuse à vous parler de moi, tandis que les jeunes filles, que tout cela n'intéresse en rien, sont là, seules à l'écart... se dépitant de ma malencontreuse arrivée, qui a si brusquement interrompu la danse.

MEUNIER. Tolérer un pareil scandale!..

ROGER. Un scandale! le spectacle de la joie la plus pure!

MEUNIER, à part. C'est quelqu'aumonier de régiment.

ROGER, aux paysans. Je veux que tous les dimanches et fêtes, le bal s'ouvre devant moi; cela vaut mieux que d'aller s'enivrer au cabaret.

MEUNIER. Mais la consommation est nécessaire au commerce. *(A part.)* Et ma cave pleine de l'année dernière.

ROGER, au ménestrier. Allons, toi... le signal... tu hésites! donne...

Mouvement général de surprise, on se regarde.

MEUNIER. Il va jouer du...

ROGER. Pour célébrer mon arrivée et faire connaissance avec vous... une ronde, mes amis...

TOUS. Une ronde...

On se rapproche du curé.

ROGER. Celle du bon curé de campagne...

CHŒUR.

Air:

Ah! quel plaisir, *bis.*

De faire

Ce qui peut lui plaire

Ah! quel plaisir, *bis.*

A notre pasteur d'obéir.

ROGER.

La danse, simples fillettes,

Fait tous vos amusements;

A l'âge heureux où vous êtes,

Elle a charmé vos mamans...

Pourquoi, vives et gentilles,

Faites-vous ce plaisir-là?

Dancez... mais soyez bonnes filles...

Et le bon Dieu vous bénira.

CHŒUR, en dansant.

Ah! quel plaisir! *bis.*

Même air.

Et vous belles mariées,

Dont l'amour est un trésor

Quoiqu'à vos époux liées,

Voulez-vous sauter encor?

Point de frayeur pour vos ames,

Tant que cela se pourra...

Dancez... mais soyez bonnes femmes...

Et le bon Dieu vous bénira.

CHŒUR, en dansant.

Ah! quel plaisir, *bis.*

On cesse de danser aux cris de: Vins monsieur le curé!

ROGER. Oui, mes enfans... vive monsieur le curé... afin qu'il travaille long-temps à votre bonheur... car, il vous aime, lui, et vous l'aimerez à votre tour... n'est-il pas vrai, père Guyace?

GUYACE, étonné. Vous savez mon nom?

ROGER. Ne sais-tu pas le mien? rappelles donc tes souvenirs... au milieu de cette génération nouvelle, qui nous entoure... nous sommes de vieilles connaissances, nous autres... et nous aussi madame Meunier... et nous aussi, M. Meunier... *(Mouvement de curiosité.)* Comment! voilà une heure que je suis parmi vous... et vous ne vous êtes pas encore écrié: c'est lui!

TOUS. Qui lui?

ROGER. Le sauveur de Pierre Hurteau, son frère?

TOUS. Roger!

CHŒUR.

Air: Je reconnais ce militaire.

Ce Roger qui fut si peu sage,

Revenir sous ces habits-là...

Roger la terreur du village!
Eh, quoi! ce Roger, le voilà!

MEUNIER. C'est vous que je voulais... sans rancune...

ROGER. Ne songeons plus à tout cela... ne songeons qu'au plaisir de nous revoir... (*Montrant Sophie.*) Cette jeune et belle demoiselle?

HORTENSE. C'est ma fille?

ROGER. Et ce grand et beau jeune homme?

GUYACE. C'est mon sang...

MEUNIER. Oui, ce grand jeune homme, c'est le petit Guyace.

ROGER. Celui qui fut baptisé par mon pauvre frère?

GUYACE. Lui-même...

ROGER, à Charles. Sois tranquille, mon garçon... j'acheverai son ouvrage... c'est moi qui te marierai!..

SOPHIE, comme entraînée par un mouvement involontaire. Ah! monsieur le curé?..

MEUNIER, à Sophie, qui s'arrête confuse. Eh bien!.. eh bien! ma fille!..

ROGER, aux gens du village, dont tous les yeux sont restés attachés sur lui, et qui semblent se demander la cause de ce changement. On vous a sans doute raconté mon histoire, jusqu'à l'instant de mon départ avec les enfans de Paris... mais ce qui s'est passé depuis.. c'est ce que nul ici ne sait... écoutez-moi donc... car il y a là quelque chose, capable de forcer le plus incrédule à croire à la providence, puisque j'y ai cru, moi, et que ces habits de prêtre, que j'avais rejetés avec dédain, après m'en être couvert, sont devenus les miens. (*Il s'assied sur le banc; tout le monde l'entoure.*) Nous avions franchi le Rhin; la guerre se faisait depuis long-temps, avec des chances diverses; un jour, l'affaire avait été terrible et glorieuse... emportés à la poursuite des fuyards, la nuit nous surprit, loin de nos cantonnemens, et nous réfugiés de nos chefs l'ordre de nous loger, militairement, dans un village ennemi... mon premier soin fut de parcourir, et de visiter, en détail, la maison, où j'étais entré, afin d'y choisir la plus belle chambre... on combattait, au nom de la liberté, on ne se gênait pas. Je m'arrêtai devant une porte qu'on refusait de m'ouvrir... je l'enfonçai... quel spectacle!.. à la lueur d'une lampe pâle, je vis étendu sur son lit... un homme plus pâle encore... il retenait de ses mains défaillantes un crucifix prêt à lui échapper... ses yeux s'y attachaient avec ferveur... Je m'approche... c'était...

TOUS. Eh bien?..

ROGER. C'était mon frère...

TOUS. Pierre Hurteau!

ROGER. Mon frère!.. éteint avant l'âge, dans les fatigues, et dans les ennuis de l'exil... Je me jette à genoux près du lit... je me penche sur son front livide... j'embrasse sa figure glacée... je presse ses mains impuissantes... je cherche à leur communiquer la force, qui est dans les miennes... rien... « Frère, me dit-il, tu le vois, je n'ai pas gardé long-temps la vie que tu m'as conservée... frère, je m'en vais... » Dieu, rappelle à lui, le pauvre proscrit de France... et lui donne, en retour de sa patrie perdue... la patrie des anges... » Dieu me réclame... Au revoir... »

Air: *Ne vois-tu pas jeune imprudent.*

« Au revoir!.. » Plein d'un saint émoi, j'entendis ce mot redoutable...

Il allait au ciel, sans effroi,
Mais le ciel se ferme au coupable.

Pour ne pas être condamné.

Pour le rejoindre un jour que faire!..

A mon Dieu, je me suis donné...

Afin de retrouver mon frère, *bis.*

GUYACE, essayant ses yeux. Sacrédie, le brave homme!

ROGER, s'arrête suffoqué par l'émotion qu'il éprouve: tout le monde se presse autour de lui avec intérêt. Pardon, pardon, mes amis, d'être venu jeter un souvenir de deuil au milieu de votre joie... celui dont je vous parle fut le père de ses paroissiens; il les aimait de cœur et d'âme... et c'est ainsi que je veux vous aimer... jusqu'à ce qu'à mon tour je vous dise au revoir...

CHARLES, à part. Si je pouvais lui parler...

SOPHIE, à part. Si j'osais lui dire un mot...

MEUNIER. Monsieur le curé doit être fatigué du voyage... s'il désire entrer au presbytère, j'y ai fait transporter ses effets... par la porte, qui donne sur la campagne.

ROGER. Adieu, mes amis... (*Offrant la main à madame Meunier pour la reconduire jusqu'à sa maison.*) Me permettrez-vous?

HORTENSE, à la vue d'une bague que Roger porte au doigt. Mon anneau!

ROGER, prenant congé de tout le monde.

Air de Robin-des-Bois.

Adieu!.. les heures sont légères

Et s'envolent rapidement...

Je vous ai vus!.. à ses affaires

Que chacun retourne à présent.

CHARLES, *bas à Roger.*

A votre bonté, je m'adresse,
Il faut m'entendre... et me sauver.

SOPHIE, *idem.*

Ah ! veuillez m'écouter... ça presse...

ROGER.

Alors, j'ai bien fait d'arriver.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Adieu !... les heures sont légères, etc.

Roger reconduit madame Mounier et Sophie jusqu'à la maison. Gaynce, appuyé sur le bras de Charles, s'éloigne par le fond avec les habitants du village.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul.*

Me voilà donc de retour dans ce village où jadis !... que de folies !... que d'erreurs !... que ne donnerais-je pas, pour anéantir de tels souvenirs ?..

Air de Téniers.

La vie, hélas !... est un grand livre,
Où s'inscrivent nos actions...
Sans craindre ce qui doit s'ensuivre,
Bien vite nous le remplissons.
Et puis, à la dernière page,
Quand on le repasse on voudrait,
Pouvoir effacer de l'ouvrage
Les trois-quarts de ce qu'on a fait. *bis.*

SCÈNE V.

ROGER, SOPHIE, CHARLES.

SOPHIE, *sortant mystérieusement de la maison et s'approchant sur la pointe des pieds.* Monsieur le curé...

CHARLES, *entrant vivement du côté opposé et courant à Roger.* Monsieur le curé.

Ils s'arrêtent tous les deux, étonnés de se rencontrer. (*A part.*) Sophie !..

SOPHIE, *à part.* Charles !..

ROGER, *à part.* Ah !... ah !... ils en sont aux noms de baptême... je crois comprendre... (*Moment de silence.*) Allons !... je vous écoute. (*Hésitation des deux jeunes gens embarrassés de se trouver ainsi en présence.*) Parlez sans défiance. (*Les attirant à lui.*) Il me semble qu'il n'y a ici personne de trop... Expliquez-vous, voyons !..

SOPHIE. Je n'ose...

CHARLES. Je crains...

ROGER. Qui vous arrête ?..

CHARLES, *montrant Sophie.* Si quelquefois, mademoiselle avait un autre motif que...

SOPHIE. Si par hasard monsieur ne venait pas pour...

ROGER. Vous avez peur d'être indiscrets ; alors, chacun à son tour, et tout bas. (*A Sophie.*) A vous, d'abord, ma belle enfant... (*Nouveau silence.*) Allons, qu'est-ce que c'est ?

SOPHIE, *à mi-voix.* C'est, monsieur le curé, que dans ce village, j'ai passé mon enfance... avec Charles...

ROGER. Fort bien...

SOPHIE. Qu'ensuite, quand il venait en vacances, tous les ans, nous nous retrouvions dans le même village avec plaisir...

ROGER. Avec plaisir !..

SOPHIE. Qu'alors, nous nous rappelions, nos peines, nos chagrins... nos sermens... si bien qu'après nous être revus ainsi, tous les ans, nous en sommes arrivés naturellement à nous aimer... oh ! nous aimer... beaucoup.

ROGER. Et ça remonte à votre enfance...

SOPHIE. Oui, j'ai eu soin de vous dire que ça remontait là, pour vous prouver que, de ma part, ce n'était pas un caprice ; mais une inclination bien prononcée.

ROGER. Fort bien exprimé... ensuite ?

SOPHIE, *jetant un coup d'œil sur Charles.* Il a là quelqu'un qui vous attend... (*Baisant les yeux.*) Il veut peut-être vous dire quelque chose à son tour...

ROGER, *regardant Charles.* C'est juste !... (*Allant à lui.*) A vous, maintenant, mon jeune ami... qu'y a-t-il ?

CHARLES. Il y a que j'aime Sophie, depuis que j'existe... que je la trouve bonne, aimable, gentille ; que je ne vois qu'elle !... que je ne songe qu'à elle... que je n'aimerais jamais qu'elle... et que je n'épouserai jamais qu'elle...

ROGER. Il n'y a que cela ?.. (*A part.*) Pauvres enfants !

SOPHIE, *se rapprochant doucement de Roger.* Ce qu'il vous a dit, se rapporte-t-il avec ?..

ROGER, *malignement.* Avec ?..

SOPHIE, *baissant les yeux.* Ce que vous savez...

ROGER. Oui, oui... ça a beaucoup de rapport...

CHARLES. Monsieur le curé ce qu'elle vous a dit ressemble-t-il un peu ?..

ROGER. Beaucoup !.. Ainsi donc, vous voulez ?..

CHARLES, *vivement.* Que vous veniez à notre secours...

SOPHIE, *plus vivement.* Que vous prouviez à papa qu'il a tort de s'opposer à notre bonheur.

CHARLES et SOPHIE. Tout le monde vous

vénère et vous respecte déjà... et à votre sollicitation mon papa M. Meunier ne se refusera plus à notre mariage.

ROGER. Bravo ! comme vous voilà tout à coup d'accord, sans vous être entendus...

SOPHIE, les mains jointes.

Air : *Au maria.*

Monsieur le curé,
Ensemble, je vous prie,
Que l'on nous marie,
Ou bien j'en mourrai...
A lui, j'ai naguère
Juré de m'unir...
Quel péché mon père
Si j'allais mentir !

ROGER, souriant. Ce serait affreux !

CHARLES.

Même air.

Monsieur le curé,
Faites qu'on me marie
Avec ma Sophie,
Ou bien j'en mourrai...
J'ai juré pour elle
De vivre ou mourir,
A vous j'en appelle
Je ne puis mentir...

ROGER. C'est un cas de conscience.

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Monsieur le curé
Ensemble, etc.

CHARLES.

Monsieur le curé
Faites, etc.

On entend dans la maison la voix de Meunier.

MEUNIER, appelant. Sophie !.. Sophie !..

SOPHIE, effrayée. Oh ! mon Dieu !..
Voici mon père qui sort... s'il nous trouvait ensemble...

ROGER, à Charles. Eloignez-vous, et comptez sur moi.

CHARLES, prenant une de ses mains pour la baiser. Ah ! monsieur !

ROGER, retirant vivement sa main, et lui présentant celle de Sophie. Pas celle-ci... celle-là. (Charles baise avec transport la main de Sophie, et s'éloigne vivement. — A Sophie.) Songez, que vous venez de lui dire adieu... ou au revoir !

SOPHIE. Adieu !

ROGER. Nous tâcherons que ce soit au revoir.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MEUNIER, HORTENSE.

MEUNIER, à sa femme. Eh ! non, que diable, je n'ai pas tort... on ne saurait prendre trop de précautions contre un fol amour, pour ce petit drôle de Charles... à peine avions-nous le dos tourné qu'elle a quitté la maison... qu'est-elle devenue... où est-elle maintenant ?

ROGER. Auprès de moi.

MEUNIER. Ah ! fort bien... fort bien, alors... enchanté que vous ayez obtenu sa confiance ; car, vous ne pouvez que la conduire dans la bonne voie.

SOPHIE. Oh ! oui, papa... ce sera mon gendre, mon appui... heureuse de suivre en tout ses conseils.

MEUNIER, à part. Ses conseils !.. lumineuse inspiration. (A Roger.) J'aurais à vous entretenir ! (A sa femme.) Faites retirer notre fille.

HORTENSE, à Sophie. Va, mon enfant, je te rejoindrai bientôt.

Sophie parle bas à Roger, qui la rassure, et la congédie avec bonté.

SCÈNE IX.

ROGER, MEUNIER, HORTENSE.

MEUNIER, à lui-même. Ses conseils ! oui, cet homme a connu le monde... ce qu'il fut autrefois... nul doute qu'il ne soit à la hauteur du siècle, et qu'il ne consente à seconder mes vues... Savez-vous, monsieur le curé, que Napoléon a bien fait de relever les autels, et de rendre au culte ses ministres... en vérité, je ne conçois pas qu'il y ait encore des gens, qui déclament contre votre profession... et se plaignent de votre intolérance... ne faut-il pas une religion... c'est le principe vital de toute société, la base de toute morale ; la sauvegarde des royaumes ; le soutien des pères de famille.

ROGER. Monsieur Meunier, quel service avez-vous à me demander ?

MEUNIER. Oh ! presque rien... Voici le fait... le fils du fermier Guyace.

ROGER. Aime votre fille, qui l'aime à son tour.

MEUNIER. Et voilà précisément ce qu'il ne faut pas...

HORTENSE. Pourquoi cela ?

ROGER. Ce jeune homme m'a paru bien élevé, plein de bons sentiments.

HORTENSE. Son père possède la plus

belle ferme des environs. Il sera riche un jour.

MEUNIER. Riche... riche... et moi donc, j'ai traversé la... (*A Roger.*) Me voyez-vous, moi maire !.. bientôt sous-préfet et décoré peut-être, m'allier à un Guyace... Et puis, je hais les mariages d'inclination.

HORTENSE. Il vaut beaucoup mieux, n'est-ce pas, lui en faire contracter un dans lequel elle trouve l'ennui, le chagrin... et peut-être l'oubli de ses devoirs.

MEUNIER. Tal.. tal.. ta!.. Est-ce que vous m'aimiez vous, quand vous m'avez épousé?.. et pourtant jamais...

HORTENSE. Eh!..

MEUNIER. Qu'est-ce à dire...

HORTENSE. Oh ! je n'ai point de reproche à me faire ; mais puisque vous me citez, et qu'il s'agit du bonheur de ma fille, il faut bien que je vous apprenne ce que vous ignorez.

MEUNIER, effrayé. Ce que j'ignore?..

ROGER, *à part*. Que va-t-elle dire?

HORTENSE, *à part regardant Roger*. Voyons s'il est honnête homme. (*Haut.*) C'était quelques jours après notre union...

MEUNIER. Dans la lune de miel...

HORTENSE. Un homme qui m'aimait... oh ! qui m'aimait avec transport.

MEUNIER. C'est bon, c'est bon, au fait. (*À part, en s'essuyant le front.*) J'en suis sûr.

HORTENSE.

Air de l'Angelus.

Avec force il tenait ma main,
Et me parlait de son délire
Muet... j'écoutais... soudain,
Le ciel vint m'inspirer de rire...
Heureux fut cet éclat de rire...
Car, je dois l'avouer ici,
Dans cet instant presque attendrie,
Monsieur, si je n'avais pas ri...

MEUNIER.

Eh ! bien, si vous n'avez pas ri?

HORTENSE.

J'aurais pleuré toute ma vie.

ROGER, *à part*. Digne femme !

MEUNIER. Conte absurde... Vous verrez que ce sera aussi ce mystérieux personnage, qui vous aura pris l'anneau, que vous m'avez dit avoir perdu à la même époque.

ROGER, lui présentant l'anneau. Le voici...

MEUNIER. Oui, ma foi... de qui le tenez-vous?

ROGER. D'une bien mauvaise tête ; mais qui n'est plus à craindre maintenant.

Il donne l'anneau à Hortense.

HORTENSE. Merci, monsieur le curé, merci?

MEUNIER. Le séducteur n'existe plus... tant mieux pour lui, j'ai traversé la...

HORTENSE, *à son mari*. Eh bien ! monsieur.

MEUNIER. Eh bien ! madame, le cas échéant... votre fille serait comme vous... elle rirait... ce n'est pas si difficile.

HORTENSE. Mais...

MEUNIER. Assez... vous n'entendez rien aux affaires de famille.

ROGER. Ni moi non plus, monsieur le maire... trouvez bon que je me retire.

MEUNIER, le retenant. Par exemple !.. tenez, les femmes s'effarouchent de tout, mais nous, nous sommes des hommes... nous nous connaissons... nous ne sommes pas des rigoristes.

ROGER. Je suis indulgent autant que je puis.

MEUNIER. Venez par ici... que je vous glisse mon projet dans le tuyau de l'oreille.

Il l'emmène sur le côté et lui parle bas.

HORTENSE, *à part*. Un projet ! quel est-il donc ?

ROGER, se reculant indigné. Calomnier auprès de votre fille celui qu'elle aime !.. et, pour l'en détacher, lui prêter des défauts qu'il n'a pas.

MEUNIER. Ruse de guerre.

HORTENSE, *à son mari*. Un pareil moyen. Ah ! si ! si ! monsieur.

MEUNIER. Ainsi, vous refusez ?

ROGER. Je refuse...

MEUNIER, avec emportement. Mais, c'est une horreur !.. une abomination !

HORTENSE, *à son mari*. Monsieur.

MEUNIER. Les voilà bien ces ecclésiastiques... orgueilleux... sans égards pour la position dans laquelle on se trouve... vous jetez le trouble dans la société, la discorde dans les familles... vous êtes la perte des empires.

ROGER. Il paraît, monsieur le maire, que vous n'avez plus rien à me demander.

MEUNIER. Ah ! vous vous liguez avec ma femme et ma fille contre moi... Ah ! l'on me croit faible, et sans énergie... Eh bien ! on verra ce que je suis dans l'occasion, et si je manque jamais de courage.

On entend un coup de canon. — Meunier s'arrête et devient pâle et tremblant. — Moment de silence.

— Second coup de canon.

ROGER. Le signal de la bataille... les co-

bonnes ennemies, qui s'avançaient sur Champaubert, viennent sans doute de rencontrer l'armée française dans la plaine.

MEUNIER. Dé...jà.

ROGER, dont la voix s'anime peu à peu et dont l'œil étincelle. Écoutez... écoutez... ce bronze qui tonne... on s'attaque... (*Coups de canon répétés.*) Le feu redouble! quel transport subit s'empare de moi! mon cœur palpite! mon front brûle! la bataille! là!... si près de nous!..

MEUNIER. La terre danse sous moi... ma femme... ne tremblez pas.

PAYSANS, dans le village. Vive l'Empereur.

MEUNIER. Ah! voici mes administrés qui viennent se ranger autour de moi.

SCÈNE X.

Les Mêmes, GUYACE, CHARLES, UN AIDE-DE-CAMP français, Paysans et Paysannes, arrivant par le fond, SOPHIE sortant de la maison.

CHOEUR.

Air du Hussard.

Honneur, au brave militaire,
Aide-de-camp de l'Empereur!
Sa voix nous appelle à la guerre;
Vive, vive l'Empereur!

MEUNIER, criant plus fort. Vive l'empereur... (*A part.*) Ça ne peut pas faire de mal...

L'AIDE-DE-CAMP. Le maire de ce village.

TOUS, se montrant. Le voici?

MEUNIER, *à part*. De l'aplomb...

L'AIDE-DE-CAMP. Monsieur, l'empereur vient d'arriver avec une partie de sa garde à Champaubert où il a résolu sur-le-champ d'attaquer de nouveau, et de battre l'ennemi...

MEUNIER. O grand homme!..

L'AIDE-DE-CAMP. Il est informé qu'un corps de cosaques a fait une pointe de ce côté, et pourrait bien se présenter au pont de la Marne.

TOUS. Les cosaques!

MEUNIER. Brigands de cosaques...

L'AIDE-DE-CAMP. En conséquence, monsieur, l'empereur compte sur vous, pour prendre les mesures nécessaires à la défense de ce passage... vous ferez sauter le pont, s'il le faut.

MEUNIER. Ah! nous ferons sauter le?..

L'AIDE-DE-CAMP. Songez-y... il y va de

votre tête... à la moindre hésitation, fusillé...

MEUNIER, aux paysans. Vous l'entendez, à la moindre hésitation... courez donc aux armes, et revenez me prendre sur cette place...

TOUS. Aux armes!

MEUNIER, à l'aide-de-camp. L'empereur entendra parler de moi, monsieur...

L'AIDE-DE-CAMP. J'y compte!

Il s'éloigne.

CHOEUR, sortant avec l'aide-de-camp.

Honneur au brave militaire
Qui va rejoindre l'Empereur!..
Comme lui nous ferons la guerre,
Vive l'Empereur!

Charles et Guyace sortent avec les paysans; M. Meunier se dégage tragiquement des bras de sa fille et de sa femme effrayées, et se précipite dans sa maison.

SCÈNE XI.

ROGER, HORTENSE, SOPHIE.

SOPHIE. L'affreuse chose que la guerre!
ROGER, dont l'agitation n'a fait que s'accroître dans la scène précédente, s'élance vers le fond du théâtre, et suit des yeux l'aide-de-camp qui s'éloigne. La vue de cet uniforme! ces cris de guerre! cette artillerie qui résonne au loin! je ne suis plus moi-même... mon Dieu! mon Dieu! pourquoi permettre que l'âme du soldat se réveille dans le prêtre! Ah! sortons, sortons, car j'en deviendrais fou. (*Aux deux femmes qui se présentent à lui.*) Priez pour la France!

Il entre au presbytère.

SCÈNE XII.

HORTENSE, SOPHIE.

HORTENSE.

Air la Brigantine.

L'âme soisie
J'espère en toi;
Ciel, je t'en prie,
Enlace-moi...

SOPHIE.

Fais par ta puissance,
Triompher en ce jour
D'abord... la France
Puis, mon amour!

TOUS. Marchons !

ENSEMBLE.

CHŒUR.

La guerre, ôis,

Nous appelle et braves soldats,
Vous voilà tous prêts au combat;
En avant marchons aux combats.

HORTENSE et SOPHIE.

La guerre, ôis,
Les appelle, et braves soldats
Les voilà tous prêts à la faire,
Sans peur ils vont aux combats.

ROGER.

La guerre, ôis,
Vous appelle, et braves soldats;
Vous voilà tous prêts à la faire
En avant ! marchez sur mes pas !

ROGER. Vive l'Empereur !

TOUS. Vive l'Empereur !

Ils sortent conduits par Roger. Sophie entre dans le presbytère.

SCÈNE XV.

HORTENSE, SOPHIE, puis MEUNIER.

HORTENSE, qui les a suivis des yeux, se retournant après leur départ et ne voyant plus à ses côtés sa fille qui s'est glissée dans le presbytère. Ma fille !..

SOPHIE, paraissant à la fenêtre la plus élevée. Me voilà, maman... Oh ! n'aie aucune crainte... il n'y a pas de danger ici...

MEUNIER, surgissant par le soupirail de sa cave. Ni ici non plus... un chef ne doit jamais s'exposer... principe militaire. (Cherchant des yeux Sophie dont il a entendu la voix et l'apercevant à la fenêtre.) Ah ! ma fille au grenier... nous ne nous donnerons pas la main...

HORTENSE, à Sophie qui s'acance sur le balcon. Descends...

SOPHIE. Laisse, laisse... que je voie ce qui se passe...

MEUNIER, s'accoudant sur le soupirail. Voyons ce qui se passe.

SOPHIE. Oh ! ma mère... à quels dangers ils vont s'exposer...

HORTENSE. C'est ton père surtout, qui m'inquiète... où est-il à présent ?

MEUNIER, s'affirmant. Je suis à la bataille, sur ma futaie...

HORTENSE. Ne l'aperçois-tu pas là-bas, dans la plaine ?

MEUNIER. Le beau lapin, que je ferais à courir la plaine...

HORTENSE. Eh bien, Sophie ?..

SOPHIE. Non, non, ma mère... mais voici Charles, et monsieur le curé...

MEUNIER. Monsieur le curé ? est-ce qu'il va leur dire la messe...

SOPHIE. Ils font une halte... ils rangent leur monde... monsieur le curé étend le bras... Charles agite en l'air son épée, et tous traversent le pont, au pas de course...

MEUNIER. Bravo ! héros français !

SOPHIE. Oh ! que de lances et de petits drapeaux... une nuée de cavaliers ennemis...

MEUNIER. Ferme, ferme mes amis... l'Empereur nous regarde...

SOPHIE. Quel choc terrible ! les ennemis reculent !

MEUNIER, se prenant la main à lui-même. Bien, bien, Mennier, la victoire est à toi.

SOPHIE. Un sabre levé... sur monsieur le curé... Charles se précipite... (Elle pousse un cri.) Ah !

Moment de silence.

HORTENSE. Charles ! blessé ?

SOPHIE. Non... frappé par lui... le cavalier chancelle et tombe...

MEUNIER. Action d'éclat !

HORTENSE, avec inquiétude. Et ton père ?

MEUNIER. Toujours à son affaire !

SOPHIE. L'ennemi revient en plus grand nombre...

MEUNIER. Oh ! oh !

SOPHIE. Les nôtres sont contraints de se replier et de repasser la rivière.

MEUNIER. Des Français qui fuient !

SOPHIE. L'ennemi est sur le pont... Charles et monsieur...

Explosion terrible. — Tous les trois poussent ensemble un cri de terreur. En se couvrant la figure de leurs mains. Profond silence.

MEUNIER, relevant la tête. J'ai cru que la maison me tombait sur le dos...

SOPHIE, que sa mère encourage du geste, regardant de nouveau. Il n'y a plus de pont sur la rivière... Charles triomphant... Charles que tout le monde embrasse... que tout le monde félicite.

HORTENSE. Et ton père ?

MEUNIER, se tâtant. Rien de cassé...

SOPHIE. Sur l'autre rive, plus d'ennemis ! repoussés, renversés, écrasés de toutes parts... des soldats français ! ma mère, rien que des soldats français, maintenant ! l'empereur ! l'empereur qui passe à cheval, et qui salue les nôtres ! ils se mêlent... ils jettent leurs chapeaux en l'air en poussant des cris de joie ; les voilà qui reviennent.

MEUNIER, avec enthousiasme. Nous sommes vainqueurs, mon poste me réclame ! En descendant de sa futaille il se laisse rouler au fond de la cave. Bruit.

HORTENSE. O mon Dieu ! qu'est-ce que cela ? du bruit de ce côté... non. rien.

LES PAYSANS, accourant. Victoire ! victoire !

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, **GUYACE**, **CHARLES**,
Paysans, Paysannes, accourant en foule.

CHŒUR.

Air des Tours de Notre-Dame.

Victoire à la,
À l'empereur !
Pour la France quel jour de gloire !
Et pour nous tous, ah ! quel bonheur !
Victoire ! ter,
L'ennemi
S'est enfui.

SOPHIE, sortant du presbytère, et courant à Charles. Ah ! Charles ! je vous revois enfin...

MEUNIER, qui s'est glissé furtivement hors de la maison, un sabre à la main et la tête enveloppée d'un mouchoir, taché de sang, se jetant tout essoufflé au milieu de la foule comme s'il arrivait du champ de bataille, en criant : victoire ! prenant tour à tour sa femme et sa fille dans ses bras. Ma femme ! ma fille !

TOUS. Monsieur le maire !

HORTENSE. Blessé !

MEUNIER. En faisant mon devoir.. (A part.) Diable de tesson de bouteille !

GUYACE. Comment, vous y étiez ?

MEUNIER. Si j'y étais...

Air de l'Homme d'ert.

D'nù me vient donc cette blessure ?
Si ce n'est d'un éclat du pont !
Est-il une preuve plus sûre ?
Regardez... regardez mon front.

GUYACE, bas à Charles.

Il m'a fait l'effet de ces ces confrères,
Prenant part à tous les succès...
Qui sont à toutes les affaires,
Et qu'on ne voit jamais qu'après !

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, **L'AIDE-DE-CAMP**, **ROGER**.

L'AIDE-DE-CAMP. Mes amis, l'empereur satisfait de votre belle conduite, n'a pas

voulu quitter le champ de bataille de Champaubert, sans vous avoir tous récompensés dans la personne de celui (*Meunier, qui a remis ses insignes de maire, se rapproche de l'aide-de-camp qui continue sans prendre garde à lui.*) qui s'est le plus distingué... (*Meunier se recule.*) Le nom de celui-là ?..

TOUS. Roger !

L'AIDE-DE-CAMP. À Roger, le brevet de capitaine... et la croix d'honneur...

ROGER, reparaissant. La croix d'honneur... Le brevet de capitaine et la croix d'honneur à Charles Guyace... car je ne pense pas ; monsieur l'aide-de-camp, que l'empereur puisse faire un capitaine d'un pauvre euré de campagne... à qui Dieu a donné, par hasard, une heure d'énergie, et qui, cette heure passée n'est plus bon qu'à prier pour la gloire de la France et pour le bonheur de ses amis... (*Prenant par la main Charles qu'il conduit vers Meunier.*) Eh bien, monsieur le maire ?

MEUNIER. J'ai vu l'ancien régime, j'ai traversé la... et par goût, par principe, j'affectionne les protégés du gouvernement ! (*A Charles.*) Dans mes bras, mon gendre.

Charles se jette dans ses bras, se dégage et se rapproche de Roger, que tout le monde entoure avec des témoignages de respect et d'admiration.

ROGER. Voici ta dot.

Plaçant la croix sur la poitrine de Charles.

En son pouvoir l'orsqu'on a
Quelque gage d'un grand homme...
Pour doubler son prix en nomme
Celui qui nous le donna !
Quand l'empereur vous décore,
Ce signe, bien jeune encore,
A tout jamais vous honore...
Si l'on nait sa splendeur,
Aussitôt, pour la lui rendre,
Vous n'auriez qu'à faire entendre
Le nom du décorateur ! ter.

TOUS. Vive monsieur le curé.

L'AIDE-DE-CAMP, à Roger. Croyez, monsieur, qu'en récompense de vos services... l'empereur...

ROGER. Oh ! rien... je suis tout ce que je veux être... euré de Champaubert.

REPRISE DU CHŒUR.

Victoire, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-B. MAYER, passage du Caire,
n. 54.